

*Lettre de Galien à Marc Aurèle**Rome, 4 janvier 175*

Tu as gagné.

Je me rends. Résultat sans surprise, certes, mais j'aime bien m'engager dans des combats perdus d'avance. C'est mon côté gladiateur, espèce d'homme qui en vaut bien une autre. J'en ai traité quelques uns dans ma jeunesse ; je me suis fait la main dessus, comme on dit, et avec bonheur, aussi bien pour eux que pour ma réputation définitivement assise.

Pour revenir à notre querelle, je reconnais même que je me suis entêté inutilement. Depuis le temps, je devrais savoir qu'il est inutile d'argumenter avec toi. Tu as l'art et la manière de me faire prendre des vessies pour des lanternes et de m'expliquer combien j'ai tort quand j'ai raison. Mais je ne me plains pas car c'est le sort des médecins d'être considérés comme des rabat-joie par les bien portants et comme des incapables par les malades.

Je t'envoie donc une nouvelle thériaque¹ qui contient davantage d'opium. Avec ça, tu dormiras mais je te préviens encore une fois : ton accoutumance à ce médicament est manifeste. Ce qui signifie qu'il deviendra de moins en moins efficace... à moins d'en augmenter encore les doses, ce qui, pour le coup, serait dangereux pour ta santé.

En fait, je ne capitule pas totalement.

Si le médecin est toujours prêt à faire plaisir à son client, et en cela il a quelque chose de la prostituée, à mon goût, c'est pour le soulager, et pas seulement de son argent. Mais en aucune manière il ne l'affaiblira. Quoique ! Quand je vois les pitoyables résultats de mes confrères... Du moins, l'homicide, dans leur cas, n'est jamais volontaire. Quel marchand, même parfaitement imbécile, tuerait sa clientèle ?

Aussi j'insiste auprès de toi, mon plus illustre patient, mon plus cher ami. Je t'envoie une autre potion constituée d'herbes relaxantes ; dans les deux potions, j'ai ajouté de la cannelle, une substance riche en éléments fortifiants et qui a un goût excellent, cela te changera. La deuxième mixture nous servira de test pour mieux déterminer ton niveau d'accoutumance. Essaie-la quand tu te sentiras reposé. C'est im-

portant ! Tu le dis toi-même : tu perds le sommeil. Cela m'inquiète, et je te le répète, l'opium en est la cause.

Or le sommeil est aussi important pour le corps et l'esprit qu'une galette de pain. Les deux nourrissent. Sans, nous mourons. D'autant plus que tu es toujours en pleine campagne contre les Barbares dans la tourbe danubienne. Trop d'activité physique tue le corps, trop de froid gâte le corps et l'esprit, trop d'activité intellectuelle... euh... eh bien ma foi dans ce domaine, je n'en connais pas d'exemple, en tous cas pas à Rome où les penseurs actuels ne sont que les avortons des philosophes d'hier. Mais j'ai laissé le meilleur pour la fin : trop de médecine tue le malade.

Bien sûr, montrer à tes généraux « un visage tuméfié avec des yeux hagards, rougis par le manque de sommeil », t'est chose difficile. Tu les entends « murmurer, s'inquiéter ouvertement, évoquer une faiblesse t'empêchant de gouverner... »

Mais par Hercule, quelle défaillance pourraient te reprocher tes hommes ?!

Tu administres l'Empire, un œil en Orient, un autre à Rome et les pieds aux confins de la Germanie où tu voles de victoire en victoire ; tu

mets au pas les Quades² et autres barbares, ce qui n'est pas rien ; certains de tes glorieux prédécesseurs, l'empereur Hadrien par exemple, s'y sont cassés les dents. De plus, tu t'occupes de la santé des simples légionnaires, visites les malades sous les tentes au péril de ta vie, oui je dis bien au péril de ta vie en pensant à l'année dernière lorsque la peste fit périr tant d'hommes. Tes médecins diagnostiquent-ils d'ailleurs d'autres cas ? Si oui, abstiens-toi de ces visites, je t'en prie. Pour ces agonisants, c'est de toute façon trop tard.

Épargne-toi, je t'en supplie !

Dans la liste de tes menues activités, j'ai failli oublier que par dessus le marché tu écris un recueil philosophique pour tes amis, la nuit... Et quel recueil si j'en juge par le premier livre !

Les Chrétiens que tu envoies aux mines de Sardaigne ou de Sicile sont bien mieux lotis. Eux ne travaillent pas jour et nuit en menant une vie d'ascète grassement sustentée de pain et d'eau ! Pourquoi d'ailleurs ce régime de galérien ? Au moins bois un peu de vin avant de te coucher, cela fait dormir et pourrait te dispenser de la thériaque. Et mange le matin du pain avec du fromage, cela donne un coup de fouet que personnellement j'apprécie. Tu ne te nour-

ris pas suffisamment, je le sais par ton épouse qui s'inquiète.

Comme toi, je pense que quitter Carnuntum³ est une bonne idée puisque la région est pacifiée et que tu y laisses une légion. Sirmium⁴, plus au sud, est plus sain. Je ne connais ni la villa ni le marchand grec qui te la prête, mais te recommande de choisir une chambre orientée sud-est. Elle aura le soleil le matin ; même le soleil d'hiver est appréciable ; il réchauffe l'air et nos articulations rouillées par l'humidité de la nuit. A nos âges, ça compte.

Ah ! voilà qu'arrive le philosophe Glaucon. C'est un de mes élèves... Il veut être médecin, le fou ! Je vais pouvoir critiquer tout mon soûl l'incroyable ignorance de mes confrères. Connais-tu leur dernière ânerie ? Une histoire de bonne femme qui se mourait d'amour pour un danseur et qui faillit effectivement mourir sous l'action déshydratante des purgatifs qu'ils lui administrèrent pendant une semaine jusqu'à ce que je fus appelé et réalisai que la survenue de ses défaillances était plutôt liée aux absences du bellâtre.

Après avoir versé ma bile, j'irai me coucher, l'esprit en paix, le corps imbibé de vin d'Aquitaine, ma dernière trouvaille. Je te le conseille

vivement, avec du miel et quelques épices. A coup sûr, c'est l'antidote contre nos soucis.

Avant de te quitter, j'aimerais insister encore sur l'importance de prendre du repos. Il est essentiel que tu dormes pour conserver la santé, et, par voie de conséquence, celle de l'Empire. Laisse de côté tes écrits nocturnes et goûte mon autre potion. Tu verras, elle est excellente et inoffensive alors que la thériaque t'entraînera vers des nuits sans sommeil. Or sans repos, comme sans eau et sans pain, un homme ne peut pas vivre.

*Lettre d'Avidius Cassius à Marc Aurèle**Byzance, 16 janvier 175*

C'est le plus fidèle et le plus victorieux de tes généraux qui te salue et t'assure que dans toute la partie orientale de l'Empire, la paix romaine règne. L'annexion des villes clefs des régions du Tigre et de l'Euphrate, commencée sous le haut commandement du regretté empereur Lucius Verus, a porté ses fruits.

Les troupes les plus difficiles à reprendre en main furent les troupes syriennes qui avaient pris de curieuses habitudes pour des guerriers combattant sous l'ordre romain : les hommes désobéissaient systématiquement. En cause, à mon avis, le vin, car les légionnaires, mot impropre pour les pochards d'alors, ne dessoûlaient pas du matin au soir et du soir au matin, et étaient de ce fait incapables de porter leurs propres armes. Eussent-ils été sobres qu'ils en auraient été de toute façon incapables, par manque d'exercice, voire dégoût de leur mé-

tier, ce qui me peina beaucoup, tu connais mes origines syriennes.

Mais « tout finit par s'expliquer », tu le dis toujours toi-même. Et l'explication originelle de ce délabrement tant physique que moral était simple : les défaites répétées contre les Parthes avant mon arrivée les avaient complètement découragés.

Pour inverser cette décadence, et tu sais par Lucius Verus comme j'ai payé de ma personne, j'ai dû parler à chaque homme, inspecter chaque centurie et marcher à la tête des troupes qui n'étaient pas habituées à un tel exemple. J'ai combattu à leurs côtés, mordant la poussière comme eux, transpirant sous mes armes avec eux.

Au repos, je partage également leur sort, et le fais savoir. Je mange le même pain et le même ragoût, bois le vin de la région et l'eau du camp, tout en travaillant davantage qu'eux, m'éveillant avant eux, me couchant bien après. Tout cela me permet d'exiger de leur part beaucoup.

Certains te déclarent que je suis un être étrange qui se passe volontiers des plaisirs sexuels, ô bizarrerie !

Mais que dire de ces hommes qui ne pensent, ne rêvent, ne vivent que dans l'espoir de se frotter le bas-ventre contre celui d'une femme ?

Je suis fâché que cette sorte de dénigrement soit parvenue jusqu'à tes oreilles.

D'autres te déclarent que je suis tyrannique ?

Il est vrai que mes soldats m'obéissent au doigt et à l'œil, mais ils me tiennent en haute estime ; cela je le sais par mes hommes les plus proches. Mes légionnaires savent que chacune de leur vie compte pour moi et que j'ai toujours été prêt à monnayer une paix bancaire avec nos ennemis plutôt que de répandre leur sang.

Je dis tout cela non pas par vantardise, mais pour rendre hommage à ton frère, l'empereur Lucius Verus qui m'a guidé comme un père dans cette campagne victorieuse ; c'est lui qui m'a enseigné la manière de respecter ses soldats et de s'en faire obéir et aimer.

Hélas il n'est plus !

Mais sa grande réputation demeure intacte en Orient, et la mienne en profite ; non seulement les légionnaires mais des civils viennent me demander conseils et jugements, jusqu'aux nomades dont une famille est venue tantôt me demander des soins pour leur enfant malade !

J'ai renvoyé l'enfant et sa famille à mes médecins, bien sûr.

Enfin, il est toujours drôle de voir qu'une fois sa réputation faite, l'homme est sollicité dans tout et pour tout. Le peuple le prendrait-il pour un dieu ? Pauvre de moi !...

Pauvre de nous !

Mais l'essentiel est que le résultat soit là : nos provinces d'Orient pacifiées, nos villes définitivement sécurisées.

Encore un mot, s'il était omis je serais injuste, un mot de reconnaissance pour mes généraux hors pair, sans qui je ne serais pas actuellement le pacificateur, le gouverneur de la Syrie et le responsable de tout l'Empire romain d'Orient.

Je citerai tout particulièrement Severanius, Maximus, Appius. Ce sont des hommes de la trempe d'un Pontius Laelianus, qui allient fermeté, générosité et intelligence. Ils ont cherché à améliorer le matériel militaire des fantassins et des cavaliers et par là leur confort. Je t'ai déjà conseillé, je crois, le rembourrage des selles par de la plume, qui constitue véritablement un grand progrès ; les chevaux ne souffrent plus d'avoir leur chair à vif sous la selle après une longue chevauchée.

Bref, tout comme mes chevaux, je suis gâté.
Porte-toi bien, ainsi que ta chère épouse.

*Lettre de Marc Aurèle à Galien**Sirmium, 17 février 175*

Ah ! tu me connais trop et ma franchise me joue des tours ; elle me déshabille corps et âme, et m'expose nu sous un bien triste éclairage.

Mais au lieu de prendre la thériaque, devrais-je plutôt implorer les dieux ?

Je l'ai fait ; ils sont sourds comme des pots. Je ne les blâme pas, ils ont d'autres chats à fouetter. Tout comme moi avec les Quades par exemple. Vaincus, ils avaient promis et juré sur la tête de leurs propres dieux et des dieux égyptiens puisqu'ils ont adopté Isis je ne sais comment ni pourquoi, ils m'avaient donc assuré de leur neutralité dans le conflit avec les Iazyges⁵... et viennent de se ranger subitement de leur côté.

Une seconde de réflexion et tu conviendras avec moi que la faute me revient car qui aurait confiance en la parole donnée par des barbares, si ce n'est un fou ?...

Peste soit de ces barbares !

Entre nous, je déteste la guerre et tente de la fuir en m'étourdissant dans un travail plus administratif que militaire : l'organisation de l'Empire, de la Bretagne à Babylone, avec mes conseillers d'ici et d'ailleurs ; je correspond régulièrement avec nos dignitaires, préfets et consuls, cela me fait voyager et m'amuse. Mais cette échappatoire est toujours de courte durée car il y a les attaques surprises des tribus germaniques, le moral des soldats à soutenir, ce qui, sous ce climat de glace, n'est pas une mince affaire, et le contrôle des mercenaires prélevés à nos provinces les plus instables, du fait de cette maudite peste qui ravagea nos troupes.

Dur métier que celui d'empereur ! Il réclame une constitution spirituelle et physique d'exception... que mes insomnies érodent. Et d'ailleurs, ces insomnies ne seraient-elles pas dues au rude climat que je subis, aux vents qui transpercent le corps comme des lances, à l'eau qui se transforme en glace ? En comparaison, l'hiver à Rome ressemble à un printemps ! Et je passe sous silence les forêts atrocement humides et touffues, les plaines marécageuses et venteuses où quelques malheureux bovins tentent de se sustenter. Pauvres bêtes ! Il faut être

né ici pour y vivre. D'ailleurs les Germains, des primitifs mal attifés, ressemblent à leurs chevaux qu'ils prennent pour confidentes ; les deux s'entendent très bien, s'accommodent facilement du froid et de la faim, et redoutent la chaleur.

Comme je te l'ai déjà annoncé, j'ai replié mon quartier général de Carnuntum à Sirmium, espérant trouver mieux mais la région est sans grâce, montagneuse et sinistre...

Pour que je puisse accomplir mon devoir d'empereur le plus honorablement possible loin de ma terre natale, je te demande donc seulement de me fortifier. Ton devoir d'homme de l'art est là, et tu l'accomplis merveilleusement bien. C'est pourquoi je te préfère à mes médecins d'ici et me tourne si souvent vers le plus célèbre... qui ne peut rien refuser à l'empereur.

Je terminerai ma lettre en te posant une simple question.

Vois-tu, je pense souvent à Vespasien. Sous son règne, les gens se mariaient, avaient des enfants, faisaient la guerre, du commerce, des affaires, se querellaient, assassinaient quelque fois, médisaient inmanquablement, et finissaient enfin par mourir. Plus de trace d'eux

maintenant ! Passe au temps de Trajan, plus près de nous, ou d'Hadrien, si tu préfères encore plus près, ou carrément au temps à peine révolu d'Antonin le Pieux, de toute façon ce sera toujours la même chose : combien d'hommes de la génération de nos pères ont disparu, leur vie totalement oubliée, leur corps redevenu poussière ?

Alors, pourquoi s'enquiquiner ?

Si une potion me va maintenant, pourquoi m'en priverais-je ?

Pour me préserver de potentielles années futures ? Allons donc ! En temps de guerre et à cinquante trois ans, ces années sont des promesses du même tonneau que celles des barbares. Et cette fois, par tous les dieux, je ne m'y laisserai pas prendre, même si c'est toi qui me les fais !